Document generated on 10/12/2024 3:33 a.m.

Études d'histoire religieuse

Gilles Boileau avec la collaboration de Léo Chartier, *Étienne Chartier : la colère et le chagrin d'un curé patriote*, Québec, Septentrion, 2010, 360p.

Gilles Laporte

Volume 77, 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1008404ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1008404ar

See table of contents

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)
1920-6267 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Laporte, G. (2011). Review of [Gilles Boileau avec la collaboration de Léo Chartier, *Étienne Chartier : la colère et le chagrin d'un curé patriote*, Québec, Septentrion, 2010, 360p.] *Études d'histoire religieuse*, *77*, 123–126. https://doi.org/10.7202/1008404ar

Tous droits réservés © Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

le moins, de bonne gestion paroissiale ; la condition, aussi, d'un cadre matériel douillet (jusqu'à construire sa propre maison, préférée au presbytère), d'une épargne prévoyante en vue d'une retraite solitaire, voire d'une pratique avisée des placements fonciers ou immobiliers. François-Xavier Noiseux, qui finit curé de la paroisse pourtant mal dotée de Trois-Rivières est ainsi riche d'un fort apport personnel et de fructueux placements fonciers et mobiliers (143 constituts) qui lui ouvrent la possibilité d'un train de vie cossu.

Reste la question des générosités cléricales, lieu d'un délicat arbitrage entre les proches et le prochain. À lire les testaments des curés, les premiers ont la priorité (d'autant qu'il y a eu auparavant les aides matérielles consenties à un frère, une sœur, de vieux parents… hébergés au presbytère). Mais les dons aux pauvres de la paroisse surgissent très régulièrement dans les correspondances. Fréquentes sont aussi les donations à telle ou telle institution hospitalière ou surtout l'un des cinq petits séminaires/collèges ruraux ouverts au début du XIXe siècle (moyennant la scolarité gratuite d'un neveu ou d'un paroissien, pratique dont l'auteur témoigne qu'elle demeura vivante jusqu'à la Révolution tranquille). Le parallèle surgit ici avec les travaux français de Jean-Luc Marais (*Histoire du don en France de 1800 à 1939*, Rennes, 1999) qui soulignent également l'importance des legs des prêtres jusqu'au milieu du XXe siècle (10 à 12 % de l'ensemble des donateurs).

A l'horizon de l'enquête, l'interrogation wébérienne du rapport entre catholicisme et argent ne manque pas d'affleurer : Serge Gagnon souligne à ce propos que les Canadiens d'ascendance française n'ont pas ignoré, à la suite de leurs curés, une certaine « mentalité acquisitive » qui pouvait trouver sa justification dans la parabole évangélique des talents (rappelée en fin d'ouvrage). Se présentant comme une « entreprise artisanale » (p. 220) à partir de sources qualitatives souvent parlantes et parfois savoureuses, la démarche de Serge Gagnon considère avec finesse une question essentielle à la juste compréhension des administrations diocésaines du XIXe siècle, des cultures cléricales et des dimensions sociales de l'engagement ecclésiastique.

Georges Provost
Université de Rennes 2,
CERHIO-CNRS, UMR 6258

Gilles Boileau avec la collaboration de Léo Chartier, *Étienne Chartier : la colère et le chagrin d'un curé patriote*, Québec, Septentrion, 2010, 360 p.

Étienne Chartier (1798-1853) occupe une place bien à part dans l'histoire du clergé québécois : érudit, libre penseur, insoumis, mais aussi persécuté et humilié par ses supérieurs. Il était temps qu'une biographie importante

permette de faire la lumière sur les diverses facettes de l'aumônier des patriotes.

Né près de Montmagny, Chartier fit ses études au Séminaire de Québec, puis est reçu avocat en 1823. Il déchante cependant rapidement, incapable de se bâtir une clientèle et de payer des dettes, des dettes qui le suivront apparemment toute sa vie, suivant Boileau. Apparemment doté d'une foi sincère, il entre en religion et est ordonné prêtre en 1828. D'abord vicaire à Saint-Gervais, mais aussi devancé par sa réputation d'érudit, il décroche à seulement 31 ans le poste de premier directeur du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière (1829-1831). Immédiatement il se fait remarquer pour son franc-parler, s'attire l'attention des journaux et *l'opprobre* de ses supérieurs. Son *Plan raisonné d'un Cours d'étude pour le Collège de Sainte-Anne* (1828) propose rien de moins que de renouveler de fond en comble le système d'éducation : « Accoutumé à ramper devant ses supérieurs, croit-on qu'un jeune homme ainsi formé sera un sujet bien propre à une société telle qu'elle existe aujourd'hui ? […] Je me vois [donc] obligé de détruire l'édifice gothique de notre ancienne éducation jusque dans ses fondements : il me faut entièrement bâtir en neuf ; les fondements de l'ancien ont été trop mal assis. » (p. 35). Déjà Chartier pose ce qui sera son moto, mais aussi sa pierre d'achoppement avec ses supérieurs, le lien qu'il établit entre son sacerdoce et le combat national et politique : « Qu'est-ce donc qui sauvera le Canada du mépris, de la dégradation, de l'esclavage politique ? L'éducation, l'éducation politique ; et si l'on fait réflexion que nos droits religieux reposent sur la même base que nos droits politiques, on ne devra pas trouver étranger que j'appuie, dans la chaire évangélique, sur des considérations politiques que la circonstance amenait nécessairement. » (p. 43).

Promptement écarté de la direction du nouveau collège, Chartier se voit ensuite attribuer une succession de charges paroissiales éprouvantes : à Sainte-Martine (1831-1833), à Saint-Pierre-les-Becquets (1833-1834), à Fraserville (1834-1835), à Saint-Benoît enfin, où il prend fait et cause pour les Patriotes (1835-1837). Il donne alors toute sa mesure à sa critique de l'oligarchie religieuse : « Le clergé et les militaires sont les éternels ennemis de la liberté civile, c'est bien vrai du clergé canadien. Et puis j'ajoute que vous n'êtes que des aveugles : le pays gagnera dans la lutte et le clergé tombera avec l'oligarchie qu'il supporte de son impuissante influence. C'est Chartier qui te le dit, et Chartier malheureusement aura raison. » (p. 137) Partout Chartier semble en butte à des difficultés sans nom, des périodes de dépressions alternant avec des moments frénétiques, ponctués de brusques colères dont sa correspondance fait largement étalage. S'étonnant à Saint-Pierre-les-Becquets du peu de soutien de son évêque, il écrit péremptoirement à monseigneur Signay : « Oui, j'ai le droit de faire le reproche à Votre grandeur que c'est elle qui m'a poussé dans l'abîme où je

me trouve aujourd'hui. » (p. 120). À Sainte-Martine, où on dénonce qu'il choisisse de vivre à l'hôtel plutôt qu'au presbytère : « Je savais aussi que ni la fabrique ni la paroisse n'avaient le droit de me retenir au presbytère qui est pour mon usage et non pour mon esclavage, comme la pratique de bien d'autres curés l'a déjà démontré dans ce diocèse. » (p. 65) À Saint-Grégoire-le-Grand, il demande désespérément un vicaire pour l'assister : « C'est un peu trop fort, Monseigneur, pour que je puisse digérer cela et me soumettre sans murmurer. Je m'y soumettrai, si vous me l'imposez forcément, mais je protesterai toujours dans mon cœur. » (p. 272). Impliqué dans les troubles politiques de 1837, il se réfugie dans le New-Jersey où il dessert Madison (1837-1840), puis voyage en Europe où il rencontre Papineau (1840-1842). On le retrouve ensuite dans l'Indiana où il est supérieur du séminaire de Vincennes (1842-1844), puis jusqu'en Louisiane où il est curé aux Avoyelles (1844-1845).

Au terme d'un humiliant acte de contrition, Chartier est de retour dans le diocèse de Montréal maintenant sous la houlette de monseigneur Bourget, dans les cures de Mont-Saint-Grégoire (1845-1849), puis de Sainte-Philomène-de-Châteauguay (1849-1850). Ce sera ensuite à nouveau l'exil à Arichat sur l'île du Cap-Breton (1850-1851), où il affronte un évêque irlandais raciste. À Saint-Gilles enfin, au sud de Québec, où il meurt épuisé en 1853.

Le parcours chaotique de Chartier a ceci d'extraordinaire qu'il permet de prendre la mesure des difficultés auxquelles fait face l'Église bas-canadienne avant 1840, elle qui doit alors compter avec une effroyable crise des effectifs et des cadres religieux de piètre qualité. Chartier ne se gène pas pour dénoncer ces carences, lui qui affronte aussi les élites locales lors d'épiques querelles à propos du budget de la fabrique ou de l'emplacement de l'église à construire.

L'ouvrage de Gilles Boileau est absolument remarquable à de nombreux égards. Son premier mérite est certainement d'avoir mis au jour, avec la collaboration de Léo Chartier, la correspondance inédite du prêtre patriote : des textes décapants, portrait sans compromis de la triste condition d'un curé de campagne dans la première partie du XIXe siècle. Le résultat est non seulement instructif, mais aussi absolument divertissant, en particulier sur les rapports orageux que Chartier entretient inlassablement avec ses évêques : Signay, Lartigue, puis Bourget. Un autre de ses mérites est de ne pas avoir insisté sur l'épisode patriote de Chartier à Saint-Benoît, mais d'avoir jeté une nouvelle lumière sur les diverses cures où il exerce avant 1837, puis lors de ses longues traversées du désert aux États-Unis ou en Nouvelle-Écosse. Belle ouverture de la part de cet historien d'abord spécialiste du mouvement patriote dans Deux-Montagnes. Autre mérite, celui d'avoir su brosser un portrait psychologique sans complaisance. Chartier fut certes incompris et

persécuté par ses supérieurs, mais il était tout autant perclus d'incohérences proprement bipolaires, laissant le lecteur seul juge de la complexité de ce personnage atypique dans notre histoire religieuse. Dernier mérite, Boileau brosse là une véritable fresque des conditions où se débattait alors le clergé catholique qui ferraillait encore alors pour prendre sa place entre l'élite anglo-protestante et les professions libérales porteuses d'un projet libéral et laïc. Nul doute que Boileau rend ici le grand livre que méritait ce fascinant curé de campagne.

Gilles Laporte
Historien
UQAM et Cégep du Vieux Montréal

Christine Mailloux, *Esther Blondin. Un voyage, une passion*, Montréal, Mediaspaul, 2010, 591 p.

Elle-même sœur de Sainte-Anne, Christine Mailloux a déjà publié deux ouvrages sur la spiritualité de la fondatrice de cette congrégation : *Esther Blondin prophète pour aujourd'hui* (Éditions Paulines, 1987) et *Une expérience spirituelle : Esther Blondin*, (Éditions Sainte-Anne, 1990). Elle a également publié un roman sur la vie de la fondatrice : *Une femme dans la tourmente* (Éditions Sainte-Anne, 2000), ouvrage qui a été réédité. Ce nouvel ouvrage vient s'ajouter aux multiples biographies de la fondatrice, aux histoires de la congrégation ainsi qu'au dossier de canonisation qui comprend, entre autres, plusieurs études médico-psychologiques. (Esther Blondin a été déclarée Vénérable le 14 mai 1991, et béatifiée le 29 avril 2001 par le pape Jean-Paul II). On sait que mère Marie-Anne n'a dirigé sa congrégation que durant quatre années, et que pendant un demi-siècle, les documents officiels ont occulté son rôle dans la fondation qu'elle avait initiée à Vaudreuil en 1848. Mais il s'agit cette fois d'un ouvrage bien particulier.

Christine Mailloux a choisi de nous présenter, dans une suite chronologique, un ensemble de documents originaux qui permettent de reconstituer la vie d'Esther Blondin. La majorité de ces documents sont les lettres des principaux personnages mêlés à la vie de la fondatrice : Esther Blondin elle-même, le curé Archambault, monseigneur Bourget, l'abbé Maréchal et les différentes supérieures qui ont dirigé la communauté après que monseigneur Bourget lui eut retiré son poste de supérieure. Mais également de nombreux témoignages (une cinquantaine), des documents officiels de la congrégation, des extraits des annales, des mandements épiscopaux, des notes spirituelles, etc. Chaque document est présenté selon « l'ordre chronologique, et les témoignages, bien que rédigés après la mort d'Esther Blondin, sont traités selon la date de leur contenu ». Chaque document est longuement précédé